

CONTRE CEUX QUI GARDAIENT DES VIERGES DANS LEUR MAISON

1. Nos pères ne connaissaient que deux motifs pour lesquels des femmes pussent habiter avec des hommes : l'un, ancien, légitime, louable, le mariage, dont Dieu lui-même a posé les lois : «C'est à cause de cela, dit-il, que l'homme abandonnera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et ils seront deux dans une chair;» (Gen 2,24) l'autre, de date plus récente, contraire à l'équité, en dehors de toute loi, la fornication, dont l'instigateur n'est autre que l'esprit du mal lui-même. De nos jours, une troisième cause d'union s'est produite, nouvelle, étrange, présentant les plus graves difficultés à qui veut en déterminer la nature. Il n'est pas rare, en effet, de voir des hommes qui, sans mariage et sans contrat, introduisent chez eux des jeunes filles encore vierges, les gardent constamment dans leur maison et vivent ensemble jusqu'à la plus extrême vieillesse, et cela, non pour en avoir des enfants, puisqu'ils déclarent n'avoir aucun commerce avec elles, ni pour satisfaire la passion, puisqu'ils prétendent respecter leur virginité. Si quelqu'un leur demande la raison de cette conduite, ils répondent qu'ils en ont plusieurs; mais elles sont toutes imaginaires : pas une, à mon avis, qui soit avouable ou même vraisemblable.

Je ne veux pas cependant les examiner encore; avant tout, je vous exposerai franchement celle que je soupçonne. Quelle est celle-là ? Mais si je vous parais nullement dans la question, libre à vous de relever mon erreur. Quelle est donc cette raison ? Dans ma pensée, la vie commune avec une femme n'est pas sans volupté, en dehors même de l'union conjugale et de tout commerce charnel. Si je ne suis pas dans le vrai, encore une fois, regardez ma parole comme non avenue. C'est mon sentiment à moi que je vous donne, et peut-être n'est-ce pas seulement le mien; il pourrait bien être aussi celui de ces hommes. Or que telle soit aussi leur pensée, voici ce qui le prouve : Ils ne feraient pas si bon marché de leur honneur, ils ne donneraient pas de tels scandales, si le plaisir de cette cohabitation était moins violent et moins tyrannique. Si quelques-uns s'indignent de ce que nous parlons ainsi, nous les conjurons de nous pardonner et de calmer leur indignation; car nous ne trouvons aucun plaisir à nous rendre gratuitement odieux. Non, je ne suis pas tellement misérable et chagrin que je voulusse blesser au hasard tout le monde; mais je suis dans la douleur et l'angoisse en voyant outrager la gloire de Dieu et le salut de tant d'hommes s'anéantir peu à peu sous l'influence de la volupté que je signale. Que ce soit là réellement une volupté qui produit même un amour plus ardent que celui de l'union conjugale, c'est ce qui vous étonnera peut-être au premier abord; mais quand je vous en aurai donné la preuve, vous en conviendrez avec moi.

L'union avec une femme légitime n'ayant aucun empêchement dissipe les désirs, souvent même engendre le dégoût, met un terme aux emportements de la passion. De plus, les enfantements et les douleurs qui les accompagnent, les peines de l'allaitement et les soucis de l'éducation, les maladies presque continuelles qui résultent de toutes ces causes, livrent au corps de rudes et fréquents assauts, flétrissent rapidement la fleur de la jeunesse, brisent l'aiguillon de la volupté. La vierge n'est sujette à rien de tout cela : point de commerce charnel qui déprime et tue les forces de la nature; ni les souffrances, ni les épuisements de la maternité, qui précipitent les rides : on la voit conserver longtemps la vigueur du jeune âge, parce qu'elle garde son intégrité. Chez une mère plusieurs fois éprouvée par les mêmes souffrances, le corps demeure sans énergie; tandis que la vierge, jusqu'à l'âge de quarante ans quelquefois, peut encore le disputer aux jeunes filles nubiles. C'est donc comme une double ardeur qui brûle dans le cœur de celui dont elle partage la demeure : l'assouvissement du désir n'éteint pas cette vive flamme, le foyer subsiste toujours et le temps même en accroît la force.

Voilà quelle est, à mon avis, la véritable cause de cette cohabitation. Mais ne nous laissons pas aller à l'indignation, ne montrons pas une rigueur fâcheuse. Quand on veut rétablir la santé d'un malade, on ne le traite pas avec colère et par des coups, mais on lui présente des remèdes avec des soins empressés et de douces paroles. Si nous avons la mission de punir les coupables, si nous avons à siéger sur un tribunal, nous aurions le droit de nous indigner; mais nous ne sommes pas des juges, nous sommes des médecins et nous cherchons à guérir : il faut donc exhorter, prier nos malades, embrasser leurs genoux, si c'est nécessaire, pour arriver à notre but. De même donc que les médecins interdisent les choses

PREMIER DISCOURS

nuisibles quoique agréables, telles que le boire et le manger, en commençant par faire voir qu'elles causent un déplaisir en même temps qu'un mal; ainsi devons-nous agir nous-mêmes, en montrant à ces hommes qu'une société qui leur paraît si douce, leur est funeste et n'est guère meilleure en réalité qu'une potion délétère. Sans doute, elle a les apparences de la douceur; mais elle cache au fond et verse dans l'âme séduite des flots d'aigreur et d'amertume. Aussi, s'en éloigner par conviction, est-ce le moyen d'être en sûreté. Quand on se sépare de l'objet aimé par crainte seulement et par nécessité, la passion devient plus violente et nous engage de nouveau dans les mêmes liens; mais celui qui connaît le mal et qui le fuit comme un dommage et comme une souffrance, ne sera pas tenté d'y retourner; son jugement formé d'avance aura plus d'énergie qu'une nécessité quelconque.

2. Comment leur persuaderons-nous donc que c'est là non seulement une faute, mais encore un malheur ? pas autrement que par la nature même des choses. Représentez-vous, leur dirai-je, une table somptueuse, chargée de toute sorte de mets exquis, mais auxquels on vous défendrait de toucher sous les plus grandes peines; qui voudrait s'asseoir à cette table et subir le tourment d'une telle privation ? personne, à mon avis; car le plaisir qu'on goûterait par les yeux n'est pas comparable à la douleur qui résulterait de la défense. Quoi de plus ? Supposez un homme consumé par une soif brillante; si quelqu'un lui montrait une source pure et limpide, mais en l'empêchant d'y tremper ses lèvres et l'extrémité même de ses doigts, pourrait-on concevoir un plus cruel supplice ?

Il ne se rencontrera pas ici, je pense, un seul contradicteur. Cette torture est si grande, que les païens, qui savaient si bien distinguer et mesurer les joies et les tristesses de la nature, voulant nous donner une image des plus terribles châtiments, nous racontent une fable où celui-là se trouve réalisé. Ils introduisent dans ce récit imaginaire un criminel qui doit subir les dernières rigueurs de la justice et qui n'est pas autrement puni que par la vue d'aliments nombreux et d'une eau courante sans pouvoir y toucher; s'il étend la main, tous les objets qu'il a sous les yeux se dérobent à ses tentatives, et perpétuellement ainsi. Voilà ce qu'ont inventé touchant cette privation les hommes qui ne connurent pas la vérité; voilà ce que rapporte la fable. Un philosophe voyant quelqu'un de sa secte embrasser un enfant remarquablement beau, témoigna son étonnement en ces termes : Celui-là se jetterait volontiers dans le feu, puisqu'il ne craint pas d'allumer dans son sein, par ce baiser, une telle fournaise. – Et je ne dirais pas la même chose quand des imprudents prodiguent leurs baisers et leurs caresses aux femmes qui vivent avec eux ! S'il en est qui blâment ce langage, je tâcherai de leur montrer qu'en allant jusque-là, ils s'imposent un tourment plus violent encore que le premier. Si la vue seule, en effet, produit une semblable souffrance; quand on y joint le contact, dont la sensation est plus matérielle et plus voluptueuse, on excite un plus vif incendie, on rend la douleur beaucoup plus amère, on redouble les accès de cette bête féroce. Plus nous excitions la passion en cédant à ses appétits, plus devient intense la douleur que nous éprouvons. Et de même que celui qui se trouve auprès d'une table ou d'une fontaine, n'est pas aussi tourmenté s'il y jette seulement les yeux, que s'il y met la main sans pouvoir rien porter à sa bouche; de même celui qui touche le corps d'une vierge est plus tourmenté par le tact que par la vue, se meurtrit d'une manière plus immédiate et plus poignante contre les barrières de la loi.

Mais quel besoin avons-nous d'employer les raisonnements de la philosophie humaine ? Un jugement beaucoup plus fort que tout cela, le jugement de Dieu même, ne nous permet pas de douter qu'il en soit ainsi. Quand il voulut punir Adam, il ne le relégua pas loin du paradis terrestre; il le laissa tout près, afin que l'aspect continuel de ce lieu si désiré fût au coupable un continuel supplice, alors qu'il avait sous les yeux ce dont il ne pouvait plus jouir.

Quelqu'un me dira peut-être : Puisque c'est là, d'après vous, une chose si pénible à la nature, comment les hommes y courent-ils avec tant d'empressement ? A cela je réponds qu'il n'est pas de preuve plus certaine de leur extrême infirmité. C'est assez l'usage des malades d'aller au-devant d'un plaisir insipide et passager, bien qu'ils doivent l'expier par de longues et cruelles souffrances. C'est ce qu'on voit fréquemment chez les personnes dévorées par la fièvre : dans l'espoir d'obtenir un léger soulagement, elles ne veulent pas se priver pour un peu de temps de manger ou de boire, et s'attirent ainsi une maladie beaucoup plus grave et plus durable. Faut-il donc que ceux qui jouissent d'une bonne santé suivent les traces des malades ? Une telle conduite est condamnée par la médecine et par la philosophie. Or cela n'arrive pas seulement dans les ardeurs de la fièvre ou dans celles de l'amour; on le voit encore dans la maladie de l'avarice et des autres passions. Ceux qui sont possédés par la fureur de l'argent savent bien qu'en donnant ici-bas aux pauvres des choses sans valeur, on acquiert là-haut des trésors immenses; ils préfèrent cependant les garder et les enfouir, sacrifiant ainsi la possession du bonheur suprême pour un misérable et rapide plaisir, refusant

PREMIER DISCOURS

d'éviter une peine éternelle et de gagner une éternelle vie par un simple regard de dédain jeté sur tous ces biens terrestres. Voilà le sort auquel se dévouent ceux qui pour une satisfaction vaine et stérile, pour le seul plaisir des yeux, accumulent dans leur sein des feux inextinguibles. Plus ils recherchent les délices, plus ils s'enfoncent dans le mal; le diable par ses stratagèmes entretient de la sorte et développe l'incendie, de telle sorte qu'en brûlant ils éprouvent à la fois et plaisir et torture, étrange et fatale combinaison dont leur âme est la victime.

3. Si quelqu'un voit de l'imprudence et de l'exagération dans nos paroles, par la raison que des hommes forts et généreux vivent impunément avec des femmes, eh bien, je proclame ces hommes heureux et je serais heureux moi-même de posséder une égale force. Peut-être ne serais-je pas éloigné de penser qu'il peut exister de tels caractères; je demande seulement à mes accusateurs de me persuader ceci : qu'un jeune homme plein de force et d'ardeur peut habiter avec une jeune vierge, s'asseoir constamment à ses côtés, manger avec elle, causer avec elle les jours entiers, et, pour ne rien dire de plus, se permettre avec elle des rires immodérés, des plaisanteries inconvenantes, des paroles tendres, d'autres choses peut-être sur lesquelles la pudeur m'impose le silence; qu'un jeune homme dans ces conditions de séjour, de repas, d'entretiens communs, dans cette liberté complète, dans cet échange incessant de tout ce qui peut flatter les sens, tiendra son cœur à l'abri de toutes les faiblesses humaines, ne subira pas les atteintes de la passion, ne cédera pas aux attraits de la volupté. Voilà ce que nos critiques devraient, encore une fois, nous persuader; mais ils refusent de se laisser persuader eux-mêmes, et, quand nous nous défendons ainsi, ils crient à l'impudence, ils nous accusent d'avoir la maladie dont ils sont atteints et de jeter un voile sur nos propres défauts.

Que nous importe tout cela ? disent-ils; nous ne sommes pas responsables de l'ignorance d'autrui, et, si quelqu'un se scandalise sans raison, nous ne devons pas être punis parce que son esprit est faible. – Tel n'est pas le langage de Paul; il veut que nous ayons égard à la faiblesse de celui qui, même à tort, pourrait se scandaliser de notre conduite. Nous ne sommes à l'abri du châtement porté contre les auteurs du scandale, que dans le cas où de l'action qui scandalise il résulte un bien supérieur au mal qu'elle occasionne. Si cela n'a pas lieu, si l'action n'a d'autre effet que de scandaliser les autres, avec ou sans motif, uniquement parce qu'ils sont faibles, leur sang retombera sur notre tête, nos mains en seront souillées et Dieu nous demandera compte de ces âmes. Aussi, pour que nous ne tombions pas à leur égard dans l'indifférence et le dédain, le Christ nous a tracé clairement notre ligne de conduite, en nous signalant les deux excès selon les circonstances. Comme il parlait de la nature des aliments, pour montrer qu'elle est pure, et nous affranchissait ainsi des observances judaïques, Pierre éleva la voix et lui dit : «Les voilà qui se scandalisent;» et le Seigneur lui répondit : «Laisse les faire.» (Mt 15,12) Il ne se contente même pas de cette sorte d'abandon, il les accuse d'en être eux-mêmes la cause. «Toute plantation, disait-il auparavant, qui n'est pas l'œuvre de mon Père, sera déracinée.» (Ibid., 5,13) C'est ainsi qu'il abroge la loi qui regardait les aliments. Puis, quand les hommes chargés de recueillir l'impôt vont trouver Pierre en lui disant : «Ton maître ne paie pas la drachme;» le Sauveur n'agit plus de même, il se préoccupe du scandale et dit : «Pour que nous ne scandalisions pas ces hommes, jette les hameçons dans la mer, prends le premier poisson que tu ramèneras, et dans sa bouche tu trouveras un as, que tu donneras pour nous deux.» (Mt 5,27)

Vous le voyez, tantôt il évite avec soin et tantôt il dédaigne le scandale. Il importait peu dans cette circonstance que la gloire du Fils unique fût révélée; car, comme d'autres fois il l'avait tenue dans l'ombre, pourquoi défendait-il à la foule de dire qu'il était le Christ ? Il ne résultait donc aucun mal de ce qu'il payait la drachme; tandis que s'il ne l'eût pas payée, de graves inconvénients auraient pu se produire : on se fût éloigné de lui comme d'un homme qui voulait être roi, qui se posait en rebelle, en ennemi de l'Etat, et qui jetait sa nation dans les plus grands dangers. C'est pour cela qu'il avait fui pour se dérober au peuple, qui l'appelait aux honneurs de la royauté, et qu'il tâchait sans cesse de détruire cette opinion quand elle éclatait autour de lui. En agissant autrement dans une autre circonstance, il obéissait à la nécessité. C'était donc à propos, pour une utilité supérieure, dans l'intérêt d'une plus haute pensée, qu'il avait dédaigné le scandale. Il convenait éminemment, alors qu'il fallait gravir les hauteurs d'une philosophie céleste, de s'arrêter aux répugnances traditionnelles des Juifs. C'était l'heure de tout franchir pour arriver à la pureté de l'âme, de ne point se laisser entraver par des observances corporelles, d'échapper enfin au soin des choses infimes. Paul n'a pas une autre conduite : il prend ou ne prend pas souci de ceux qui se scandalisent; il suit les exemples du Maître et dit : «En toutes choses je tâche de plaire à tous, ne cherchant pas ce qui m'est utile,

PREMIER DISCOURS

mais bien ce qui l'est à plusieurs, afin qu'ils soient sauvés.» (I Cor 10,33) Si Paul méprise ses propres avantages pour procurer ceux des autres, de quel châtement ne serons-nous pas dignes, quand au lieu de fuir ce qui nous est nuisible pour servir les intérêts du prochain, nous sacrifions au plaisir et notre salut et celui des autres, pouvant sans peine nous sauver avec eux ? Ainsi donc, lorsqu'il voit que le gain l'emporte sur la perte, il se met au-dessus du scandale; et lorsqu'il ne voit aucun gain et qu'il prévoit uniquement le scandale lui-même, il n'est rien qu'il ne souffre ou ne fasse afin de l'éviter. Il ne raisonne plus là-dessus comme nous, il ne dit pas : Pourquoi sont-ils faibles ? pourquoi s'impressionnent-ils ainsi sans raison ? Au contraire, il les ménage surtout à cause de ce défaut de raison, à cause de leur faiblesse.

4. Quel prétexte, en effet, tant soit peu vraisemblable pourrait alléguer celui qui se scandalise parce qu'on mange de la chair et qu'on boit du vin ? Dieu n'a-t-il pas concédé primitivement ce droit à l'homme ? Si c'est là néanmoins pour quelqu'un un sujet de scandale, Paul s'en abstient. «Je me priverai, dit-il, de manger de la chair et de boire du vin, pour ne pas scandaliser mon frère.» (I Cor 8,13) Il ne dit pas comme nous : Est-ce que je dois être victime de l'inintelligence d'autrui ? Parce qu'un esprit faible se croit scandalisé, est-ce moi qui dois en porter la peine ? – Et toutefois, ce langage aurait été beaucoup plus légitime dans sa bouche que dans la nôtre; celui qui se scandalisait à son occasion, devait être complètement dénué de raison et de connaissance; tandis qu'on pourrait nous opposer des motifs nombreux et plausibles. Eh bien, quoique Paul eût pu mieux que nous justifier sa conduite, il a préféré se taire; il n'a qu'une chose en vue, le salut de son prochain. Et remarquez de quelle manière éminente : ce n'est pas pour une fois ou deux, ni pour un temps déterminé qu'il s'abstiendra de manger de la viande, «jamais, dit-il, je n'en mangerai,» si je dois scandaliser mon frère. Il ne s'en tient même pas là, comme vous pourriez le croire; il va plus loin. Ecoutez ce qu'il ajoute : «Il est bon de ne pas manger de la chair et de ne pas boire du vin;» puis, il dit encore: «ni rien de ce qui serait pour votre frère un écueil, une cause de chute ou de défaillance.» (Rom 14,21) Là brille également à vos yeux la sagesse du maître : il laisse le faible, pour corriger le fort devant lui, et dans le fait, le second est la cause de la faiblesse du premier, puisqu'il lui serait possible de le raffermir, et qu'il n'en prend pas la peine. Mais que dis-je ? il n'a pas soin uniquement des frères faibles; il veut qu'on ait la même attention pour les Juifs et les Gentils. Voici comment il s'exprime : «Ne donnez aucune occasion de chute ni aux Juifs, ni aux Gentils, ni à l'Eglise de Dieu.» (I Cor 10,32)

Plus donc vous prétendez être fort et n'avoir rien à souffrir d'une telle cohabitation, plus vous vous mettez dans l'obligation de rompre cette chaîne. Votre force elle-même vous fait un devoir d'autant plus impérieux de soutenir le faible. Ainsi donc, êtes-vous faible, mettez un terme à ces rapports à cause de vous-même; êtes-vous fort, prenez cette résolution par égard pour l'infirmité de votre frère. Ce n'est pas uniquement pour soi, c'est aussi pour les autres qu'on doit être fort quand on a reçu la force en partage. Si, tout en vous glorifiant de votre force, vous n'avez aucun égard pour son infirmité, vous subirez une double peine, et parce que vous l'avez traité sans pitié, et parce que vous pouviez aisément lui venir en aide. Chacun de nous est redevable du salut de son prochain. C'est pour cela qu'il nous est ordonné de veiller à ses intérêts et de ne pas nous concentrer en nous-mêmes. (I Cor 10,24). Nous avons été rachetés à un grand prix, et celui qui a payé notre rançon nous a donné cet ordre pour le bien commun de nos âmes. Nous n'y gagnons pas seulement de sauver nos membres, mais encore de nous mettre nous mêmes dans une plus grande sécurité. Car vous aurez beau raisonner sans cesse, vos actes mêmes s'élèvent contre vous, et prouvent que cette cohabitation vous cause un dommage considérable. Quand je vous vois ne pouvoir vous arracher à l'esclavage, n'avoir aucun souci des pertes sans nombre que vous causez, demeurer insensible à tous les conseils qu'on vous donne; bien plus, fouler aux pieds votre propre gloire, attirer à l'Eglise les plus graves calomnies, fournir des armes aux infidèles, jeter dans les esprits des idées mauvaises, provoquer ainsi par votre cohabitation une interminable série de maux, sans qu'il en résulte aucun bien, tandis que la séparation couperait court à tous ces maux et vous mettrait en possession des biens les plus précieux; quand je vois que malgré cela vous n'avez pas le courage de vous affranchir, quel moyen aurai-je de persuader à vos accusateurs que la concupiscence n'est pas de la partie, que vous êtes pur de toute mauvaise passion ?

Mais soit ! je m'abstiens de prononcer là-dessus un jugement; admettons même que cette cohabitation ne porte aucune atteinte à votre pureté. Et cependant le saint homme Job n'osait pas s'attribuer autant de force et de philosophie : lui qui semblait avoir dépassé les bornes de la vertu, qui s'était soustrait à tous les pièges du démon, qui le premier et le seul s'était montré revêtu d'une telle puissance, dont l'âme avait été plus forte que le fer et le diamant, avait enfin brisé tous les efforts du diable; eh bien, ce vainqueur redoutait une

PREMIER DISCOURS

semblable lutte et regardait la cohabitation avec une vierge comme la ruine certaine de l'intégrité; il était si loin d'oser affronter un tel danger, qu'il fuyait même la rencontre et la vue d'une vierge, qu'il avait fait un pacte avec ses yeux pour ne jamais la regarder en face. Il savait, à n'en pas douter, qu'il était bien difficile, peut-être même impossible, non seulement d'avoir chez soi, mais encore de fixer une personne de ce caractère, sans en éprouver un dommage réel. Aussi disait-il : «Je ne voudrais pas même arrêter ma pensée sur une vierge.» (Job 31,1)

5. Si par hasard Job vous paraissait trop faible pour ce combat, quoique nous ne valions pas la poussière soulevée par cet athlète, si vous jugez que son exemple n'est pas au niveau de votre grandeur d'âme, songez à Paul, à ce héraut de la vérité dont la voix puissante a parcouru l'univers, qui put dire avec tant de sagesse que ce n'est plus lui qui vivait, mais bien le Christ en lui; qu'il était crucifié pour le monde, et le monde pour lui; qu'il mourait chaque jour. Après avoir reçu tant de grâces spirituelles, soutenu tant de genres de combats, subi des dangers inénarrables, déployé les ressources d'une si haute philosophie, il nous déclare et nous démontre que tant que nous respirerons et serons revêtus de cette chair mortelle, il nous faudra combattre et travailler; que la vertu ne sera jamais le prix de l'inaction; que ce trophée doit être acheté par des sueurs et des peines incessantes. Voici ce qu'il dit : «Je châtie mon corps et le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres je ne sois moi-même réprouvé.» (I Cor 9,29) Par ces paroles il nous enseignait, et les révoltes de la chair, et les emportements de la concupiscence, et la perpétuité de la lutte, et le combat non interrompu de la vie. Voulant nous faire comprendre les difficultés que présente cette vertu, le Christ ne permet pas d'arrêter les yeux sur le visage d'une femme, il punit ces regards indiscrets à l'égal de l'adultère. Lorsque Pierre a dit : «Il n'est pas avantageux de se marier,» le Maître ne porte pas une loi contre le mariage; il se borne à signaler la difficulté du célibat en disant : «qui pourra comprendre, comprenne.»

Notre siècle a vu beaucoup d'hommes qui se liaient le corps avec des chaînes, se couvraient d'un sac, se retiraient au sommet des montagnes; ils vivent là dans des veilles et des jeûnes continuels, donnant l'exemple de la discipline la plus austère, interdisant rigoureusement à toutes les femmes de franchir le seuil de leur humble toit; et, malgré ces rigueurs exercées sur eux-mêmes, c'est à peine s'ils peuvent réprimer les fureurs de la passion. Vous, néanmoins, vous dites : Lors même que vous voyez un homme partageant sa demeure avec une vierge, engagé dans ses liens, vivant dans les délices, prêt à sacrifier sa vie plutôt que son amie, qui ferait et souffrirait tout pour éviter une séparation, n'y pensez pas de mal, n'y reconnaissez pas

l'empire de la concupiscence, mais de la piété ! Vous êtes vraiment admirable ! Mais ce n'est pas de ceux qui ont des corps animés, c'est de ceux qui habiteraient avec des pierres, qu'il faut penser ainsi ! Vous en doutez peut-être, à cause de la sublimité de votre vertu; pour moi, j'ai oui dire que des hommes se soient passionnés pour des statues et des pierres. Si l'art, malgré ses imperfections et sa sécheresse, a pu produire de tels effets, quels transports n'excitera pas un corps sensible revêtu d'une éclatante beauté ? Comment l'accusation ne sera-t-elle pas jugée plus vraisemblable que votre apologie ? Est-il également naturel, dites-moi, qu'un homme éprouve ou n'éprouve pas de la passion pour une femme ? Nous répondrons tous que la passion est inévitable. Lorsque tant de motifs le poussent à sortir de l'esclavage, et qu'il refuse néanmoins d'en sortir; lorsqu'il s'y jette de plus en plus, sans pouvoir en espérer aucun bien, en s'exposant, au contraire, à mille maux, soit pour lui-même, soit pour les autres, à mille reproches injurieux, que penser encore une fois d'une telle conduite ? Est-ce une bonne pensée, est-ce une mauvaise qu'il subit ? Tout le monde supposera plutôt cette dernière.

Mais je n'irai pas plus loin dans une telle investigation; j'admets que le scandale ne soit pas motivé, qu'il résulte de l'ignorance et de la faiblesse. Dans quel but, dites-moi, vous obstinez-vous à demeurer avec une vierge ? Cette cohabitation ne s'explique évidemment que par la passion, par l'amour. Otez ce motif, et la chose n'a plus aucune raison d'être. Quel est l'homme, en effet, qui se résoudrait autrement à supporter les délices et les caprices d'une femme, sans compter les autres défauts de ce sexe ? C'est pour cela que le Créateur a revêtu la femme de ce puissant attrait; il savait que cet être, dépouillé d'un tel pouvoir, eût été singulièrement dédaigné; que l'homme exempt de passions n'en eût jamais accepté la compagnie. Si, dans l'état présent des choses, quand les femmes sont d'un si grand secours et d'une si grande utilité, comme mères, comme gardiennes du foyer, pour tant d'autres offices; si maintenant, dis-je, qu'elles rendent à l'homme des services si précieux, elles sont fréquemment un objet de mépris, rejetées même quelquefois hors du domicile conjugal,

PREMIER DISCOURS

comment pourrait-on leur prodiguer sa tendresse, alors surtout qu'elles nous prodiguent les outrages ? Ou dites-nous la cause de cette cohabitation, ou laissez-nous le droit de penser qu'elle est l'œuvre honteuse de la concupiscence et de la volupté.

6. Quoi donc ? Si nous pouvons en fournir un motif avouable et légitime, me dira-t-on, toutes vos paroles contre nous ne tomberont-elles pas dès lors dans le vide ? – Je suis certain que vous n'en fournirez pas de tel; mais je serais par là même curieux de savoir si vous aurez à nous opposer l'ombre même d'un prétexte. Voici ce qu'on m'objectera : Cette vierge est sans défense, n'ayant ni mari ni tuteur, souvent même ni père ni frère; il lui faut quelqu'un qui lui tende la main, soulage les ennuis de sa solitude, la défende contre ses ennemi, lui donne un asile et la conduise au port. – De quel asile et de quel port entendez-vous parler ? Je vois bien un asile, mais qui, bien loin de repousser les flots, les amoncèle et les irrite; un port qui ne met nullement à l'abri des tempêtes, qui même en suscite de nouvelles. Ne rougirez-vous pas, ne cacherez-vous pas votre visage, quand vous présentez une telle justification ? En supposant que vous puissiez rendre des services de ce genre sans encourir ni blâme, ni perte, sans causer aucun scandale, conservant intacte votre réputation, ne seriez-vous pas encore bien misérable, puisque, en augmentant la fortune de votre protégée, en excitant en elle l'amour des richesses, vous la jetez dans les préoccupations des affaires, vous la formez aux sollicitudes mondaines, vous remplissez, en un mot, le rôle d'un économiste, d'un avocat ou d'un procureur ? Pouvez-vous lui parler du désintéressement, lui persuader le mépris des choses terrestres, vous qui n'épargnez rien pour conserver ou même accroître ses possessions, ajoutant dans ce but manœuvres à manœuvres, devenus brocanteurs et plus que brocanteurs pour elle, mais sans qu'elle en retire aucun avantage. Vos espérances, en effet, ne sont ni pures ni généreuses; car, au lieu de porter la croix et de suivre le Christ, comme vous le deviez, semblables à des soldats amollis qui jettent leur bouclier, vous rejetez la croix, et, prenant la quenouille et le panier, vous rentrez par une voie honteuse dans les agitations de la vie présente. Ceux qui sont mariés peuvent sans honte administrer les biens temporels; mais vous qui sembliez en avoir abdiqué le souci, vous vous déshonorez en le reprenant au nom d'une autre personne. Aussi qu'y gagnons-nous ? la réputation d'hommes de bonne chère, de parasites, de flatteurs, d'esclaves des femmes; et, dans le fait, dépouillant la noblesse qui nous vient du ciel, nous l'échangeons contre la servitude et la dégradation de la terre.

Nos généreux devanciers ne voulurent jamais administrer les biens des veuves, malgré les récriminations auxquelles ce refus donnait lieu; jugeant ce travail indigne de leur philosophie, ils le renvoyaient aux autres. Pour nous, au contraire, nous ne rougissons pas de travailler à l'accroissement de richesses étrangères, sans profit, avec perte même pour la personne qui les possède; nous ne valons pas plus que les eunuques chargés de ce soin, n'ayant dans la main, pour toute arme, que le sang et la vie.

Eh quoi, dira-t-on, faudra-t-il voir d'un œil indifférent se perdre les biens d'une vierge, pillés et ravis qu'ils sont par les parents et les amis, les étrangers et les domestiques ? Singulière façon de reconnaître l'abnégation d'une femme qui n'a pas voulu se marier, et qui a dédaigné toutes les espérances du monde pour s'attacher uniquement au Christ, que de la laisser en butte à la rapacité de ceux qui la dépouillent ! – Combien n'eût-il pas mieux valu pour elle entrer dans le mariage, s'unir avec un homme dont le devoir eût été de veiller au soin de ses affaires, que de violer en demeurant dans le célibat, ses engagements envers Dieu, de porter atteinte à une chose aussi vénérable et aussi sacrée, d'envelopper les autres, enfin, dans son propre naufrage ? Comment prétendez-vous que cette femme a choisi le Christ de préférence à tout, tandis que le Christ élève la voix pour nous dire : «Vous ne pouvez pas servir Dieu et l'argent ?» (Mt 6,24) Comment pourrez-vous haïr vous-même le monde et les biens présents, quand vous soufflez à d'autres cœurs l'amour de ce même monde ? Comment inspirerez-vous à une personne mariée le mépris des richesses, pendant que vous faites tant d'efforts pour augmenter les richesses d'une vierge ? Donneriez-vous même à celle-ci la facilité de vivre dans une constante union avec le Seigneur, alors que vous consacrez votre vie tout entière et toute votre activité à ses intérêts matériels ? Cette vierge pourra-t-elle s'élever à la divine philosophie, en vous voyant, vous homme, supporter avec tant de peine la perte de son argent ? Sera-t-elle dans la disposition de dédaigner les préjudices qui lui sont causés, quand elle vous verra prêt à tout faire et à tout souffrir pour agrandir sa fortune ? Ce n'est pas là ce que Dieu nous apprend, lui qui veut nous éloigner du souci des affaires, nous inspirer le mépris des biens terrestres et le renoncement aux choses de la vie. Mais vous n'accédez pas à ces sentiments et vous faites obstacle à la loi de Dieu.

On insiste : Et si cette femme ne peut absolument se passer de secours, exposée qu'elle est à mille injures, laisser une vierge sans appui, ne serait-ce pas une chose indigne ? –

PREMIER DISCOURS

Voulez-vous savoir ce qui plutôt est indigne d'une vierge ? C'est de travailler à s'enrichir, de s'enfoncer dans le tourbillon des affaires. Supposez que, non contente de cela, elle voulût tirer de son or un profit usuraire, sans obtenir notre consentement, notre concours n'ayant été d'abord demandé que pour un négoce légitime; supposez aussi que, sur notre refus, elle s'adressât à d'autres, la responsabilité pèserait-elle encore sur nous ? Allons plus loin : qu'elle veuille encore nous faire servir à des transactions équivoques et serviles, si nous refusons d'y consentir et que d'autres se montrent plus complaisants, mériterions-nous quelque blâme ? Nullement; nous serions au contraire dignes d'éloges. Le mal et la honte seraient à l'aider dans la poursuite de ces vils intérêts, à joindre notre action à la sienne. Voulez-vous que ses biens ne lui soient pas ravés ? persuadez-lui de s'en dépouiller elle-même; elle n'aura plus besoin d'un homme pour les garder, elle les retrouvera tous dans l'éternité. Si les affaires l'emportent dans son estime, pourquoi se jouer ainsi dans des choses aussi sérieuses ? En se vouant à ces occupations, une vierge perd sa dignité; elle joue un jeu qui n'a rien d'agréable, un jeu qui donne la mort. Engagée dans cette lutte des cupidités terrestres, s'abaissant à des pratiques condamnées par ses serments, elle encourt les plus graves supplices, elle accumule sur sa tête des trésors de vengeance. N'avez-vous pas entendu la loi qui lui a été donnée par Paul, ou plutôt par le Christ, qui parlait par la bouche de l'apôtre ? Le cœur de la femme et de la vierge est divisé. «Celle qui n'est pas mariée dirige ses pensées vers le Seigneur, afin d'être sainte dans son corps et dans son esprit» (I Cor 7,34) C'est ce que vous ne voulez pas permettre; obéissant à tous ses désirs, vous vous mettez au-dessous même des esclaves achetés à prix d'argent.

C'est vrai, me dira-t-on peut-être; mais non quand il s'agit d'une jeune fille plongée dans l'indigence. Pour les riches, c'est bien; vous parlez à merveille. Quant à celles qui manquent de tout, qui seraient même réduites à la mendicité, sera-ce donc un crime de les recueillir ? – Et plutôt à Dieu que vous ne les eussiez pas poussées à la ruine et jetées dans le gouffre de la perte ! Si votre conduite a pour mobile la volonté de Celui qui nous ordonne de venir au secours des pauvres, que de frères vous avez ! Exercez donc la charité dans des conditions où le scandale soit impossible. Dans le cas présent, l'aumône est pire que la cruauté et la barbarie. Quel bien voyez-vous à nourrir le corps en exténuant l'âme, à donner des vêtements en faisant naître des soupçons plus honteux que la nudité ! – Quel avantage à faire prospérer les biens corporels, quand on dissipe toutes les richesses spirituelles à mettre dans un état florissant sur la terre, celle à qui vous fermez l'accès du ciel ? Quelle est cette miséricorde qui devient un outrage à la gloire de Dieu, qui tourne au détriment, à la honte, à la confusion, et de celle qui est l'objet de votre pitié, et de tous ceux qui se scandalisent. Tout cela ne procède pas d'un sentiment généreux, mais bien d'un cœur haineux et profondément impitoyable.

7. Les femmes toutefois, direz-vous encore, ont surtout besoin de protection, tandis que les hommes tiennent de la nature mille moyens de secours. – Mais parmi les hommes il en est beaucoup qui sont plus infirmes que les femmes elles-mêmes : le poids des ans, un tempérament faible, la perte de quelque membre, de graves maladies et d'autres causes semblables les réduisent à cet état. Comme les femmes, cependant, vous inspirent plus d'intérêt, à raison de la faiblesse de leur sexe, comme elles sont de votre part l'objet d'une compassion et d'une pitié toutes spéciales, nous ne sommes pas au dépourvu de ce côté, nous vous offrirons encore là l'occasion d'acquérir une grande récompense sans encourir aucun blâme. Il y a des femmes accablées de vieillesse, privées de leurs mains, devenues aveugles, épuisées par diverses maladies, par toute sorte de souffrances et par la pauvreté, la plus cruelle de toutes. En effet, la pauvreté, quand elle est absolue, entraîne les maladies corporelles; et les maladies, à leur tour, la rendent plus accablante et plus intolérable. Voilà celles que vous devez chercher et recueillir; mais, que dis-je ? vous n'aurez aucune peine à les trouver : elles gisent à la vue de tout le monde, attendant qu'une main secourable leur soit tendue. Si vous avez des richesses, usez-en pour leur venir en aide; si vous êtes fort, donnez-leur un secours plus effectif. Là se présenteront à vous bien des occasions de mettre la main à l'œuvre, d'exercer votre munificence et votre activité. Ces femmes ont besoin qu'on leur ouvre un asile, qu'on leur procure des médicaments, une couche, des habits, une nourriture convenable et beaucoup d'autres choses réclamées par leur état. Ne seraient-elles que dix, que vous ne seriez pas sans occupation; mais notre ville en est encombrée, elle vous en fournira mille, ou même deux fois plus. Voilà celles qu'il faut secourir, qui sont dans l'isolement, qui gisent abandonnées sur la terre; voilà l'aumône, voilà l'humanité qui tourne à la gloire de Dieu, aussi bien qu'à l'avantage de ceux qui la voient, la reçoivent ou l'exercent. La justice veut que, dans l'exercice de la charité, aux fortes on préfère les faibles, aux jeunes les

PREMIER DISCOURS

vieilles, à celles qui possèdent quelque chose celles qui manquent de tout, à celles que beaucoup trouvent aimables celles qui par leurs infirmités sont pour la plupart un objet de dégoût, à celles enfin qui impriment l'opprobre celles qui pourraient même l'écartier s'il existait et de plus procurer une bonne renommée.

Montrez donc que vous agissez pour Dieu, venez en aide à de telles misères. Si vous ne consentez pas à les voir, pas même en songe; si, toujours en quête de femmes jeunes et belles, vous avez pour mobile une cause que vous n'oserez avouer, en prétextant une autre qui s'offre sous des dehors honnêtes et plausibles, le dévouement, vous aurez beau tromper les hommes, votre mensonge échouera devant l'incorruptible tribunal : autre est la cause réelle, autre le motif apparent. Vous prétendez tout faire par amour pour Dieu, et vos œuvres sont celles des ennemis de Dieu; car il n'appartient qu'à ces derniers de faire que son nom soit blasphémé et déshonoré.

Je fais maintenant une autre hypothèse : supposons que la parole de cet homme est vraie, qu'il est pur de toute passion, qu'il accepte une telle charge sous l'unique inspiration de la piété; nous ne le trouverons pas encore à l'abri du châtement. Alors même, en effet, qu'il n'aurait pas d'autres occasions d'exercer la charité, exemptes celles-là de tout danger pour les âmes, il ne devrait pas, toutefois, se livrer à des soins où la perte est plus grande que le gain. Est-il juste, dites-moi, que pour les affaires temporelles d'une ou de deux vierges, on compromette les intérêts éternels de tant d'hommes ? Encore est-ce là singulièrement affaiblir le reproche. Lorsque mille autres chemins s'ouvrent devant vous, où vous ne rencontreriez ni blâme ni scandale, qui conduisent à de bien meilleurs résultats, pour quelle raison vous jetez-vous dans des affaires vaines et stériles, renonçant à tout bien, construisant péniblement une maison qui sera pour vous un piège et une ignominie, tandis que vous le pourriez avec tant de profit et de gloire ? Ne savez-vous pas que la vie d'un chrétien doit être entièrement pure et brillante, et que, ternie sous un seul rapport, elle devient absolument inutile; qu'elle ne saurait plus produire un grand bien, alors même qu'elle accomplirait de grandes œuvres ? «Si le sel est affadi, comme dit l'Évangile, avec quoi salera-t-on désormais ?» (Mt 5,13) Dieu veut que nous soyons sel, lumière et ferment, pour l'avantage des autres. Si les hommes dont la conduite est irréprochable ont tant de peine à ramener les négligents, comment, si nous donnons prise à la critique, ne serions-nous pas de tout point responsables de leur perte ? De même que celui qui vit dans la corruption ne saurait arriver au salut, de même celui qui se flétrit lui-même ne saurait échapper au châtement. Écoutez quelque chose qui vous étonnera : un homme qui se rend coupable d'un grave péché, si du moins il se cache et ne scandalise personne, sera moins sévèrement puni que celui qui commet une faute, moins lourde en réalité, mais accompagnée d'impudence et de scandale.

8. Ne soyez pas cependant trop étonné de ma proposition, et ne la regardez pas comme une hyperbole; c'est une doctrine qui nous vient du ciel, et je me charge de vous prouver que telle est l'origine de cette loi. En effet, Moïse, le plus saint et le plus doux de tous les hommes, l'ami de Dieu, le plus grand des prophètes, puisque Dieu ne montrait aux autres la vérité qu'en énigmes, tandis qu'il parlait à celui-là comme un ami parle à son ami; Moïse, cet homme supérieur qui durant tant d'années avait supporté tant de souffrances dans le désert, qui s'était exposé aux derniers périls, et chez les Egyptiens à cause des Juifs, et parmi les Juifs eux-mêmes à cause de leur ingratitude; ce grand serviteur de Dieu ne fut privé d'entrer dans la terre promise, après tant de rudes labeurs et d'actions glorieuses, que pour avoir scandalisé son peuple aux eaux de la contradiction. C'est ce que le Seigneur lui signifia par ces paroles : «Puisque vous ne m'avez pas cru, parce que vous ne m'avez pas glorifié devant les enfants d'Israël, vous ne ferez pas entrer ce peuple dans la terre que je leur donnerai,» (Nom 20,12) Il avait auparavant désobéi plus d'une fois : à deux reprises, il s'était montré sourd à la voix du Seigneur qui l'envoyait en Égypte; et plus tard, dans le désert, il manifestait ainsi ses doutes: «Il y a là six cent mille hommes de pied, et vous dites : Je leur donnerai des viandes, ils en mangeront pendant un mois entier. Tuera-t-on assez de bœufs et de brebis, réunira-t-on les vivantes ressources de la mer, pour nourrir cette multitude ?» (Nom 11,21-22) Plus tard encore, il résiste et veut se démettre du commandement. Rien de tout cela néanmoins ne le prive de la récompense promise; non, c'est uniquement l'acte signalé plus haut.

Il est vrai que cet acte était en lui-même moins grave que les autres; mais il le devint beaucoup plus, à raison du dommage qu'il causait au prochain. Les autres péchés étaient personnels et secrets, celui-ci fut commis ostensiblement et devant tout le peuple. C'est là ce que signifie le reproche qui sort de la bouche du Seigneur : «Parce que vous ne m'avez pas glorifié devant les enfants d'Israël.» Là se montre la nature de la faute, le motif qui la rend

indigne de pardon. Si contre cet écueil alla se briser un tel homme, comment n'y péririons-nous pas, faibles vermisseaux, êtres vils que nous sommes ? Rien n'irrite Dieu comme de voir son nom blasphémé. Il y revient sans cesse, à toute occasion, en s'adressant aux Juifs : « Mon nom est profané, » leur dit-il, (Is 47,2) « c'est vous qui l'avez profané. » (Mal 1,12) « A cause de vous, mon nom est blasphémé parmi les Gentils. » (Is 52,5) Il avait tellement à cœur de faire disparaître ce mal, que, pour l'empêcher, il est allé souvent jusqu'à sauver des indignes. « Je l'ai fait, dit-il, pour que mon nom ne soit pas profané. » (Ez 20,9) Puis encore : « Ce n'est pas pour vous, maison d'Israël, que j'ai agi de la sorte; c'est pour éviter la profanation de mon nom. » (Ibid., 36,22) Paul appelait sur lui l'anathème en vue de la gloire de Dieu. Moïse, lui-même, consentait à ce que son nom fût effacé du livre de vie, si cela devait glorifier le nom divin. Et vous, non seulement vous ne voulez rien souffrir pour éloigner le blasphème, mais encore chaque jour vous faites tout ce qui peut l'étendre et l'aggraver. Qui vous jugera dignes d'excuse ou de pardon ? Personne assurément. Si Dieu et les saints veillent avec tant de soin à ce que son nom ne soit pas blasphémé, ce n'est pas que le Seigneur ait besoin d'être glorifié par nous, car il possède l'indépendance suprême et la suprême perfection; c'est que le blasphème est pour les hommes la source des plus grands maux. Quand ils outragent le nom et la gloire de Dieu, Dieu cesse de leur faire du bien; et si Dieu, repoussé par de telles injures, s'éloigne d'eux, quels secours humains pourraient-ils attendre ?

9. Ne négligeons donc rien pour éviter toute occasion de scandale. Si l'on nous incrimine sans motif, tâchons de détruire les mauvais soupçons; imitons les saints, qui déployaient un tel zèle pour la gloire de Dieu, que, pour la sauvegarder, volontiers ils sacrifiaient leur propre gloire. Si nous méprisons et foulons aux pieds toutes ces choses, n'allons pas nous persuader qu'il suffit de dire pour nous justifier : J'ai donné des vêtements et des chaussures à cette vierge, j'ai pourvu largement à son bien-être corporel.

Mais qui s'occupera, dit-on, du bon ordre et de la tenue de ma maison ? qui veillera à mes intérêts ? qui gouvernera la maison en mon absence, s'il n'y a pas de femme chez moi ? – Voilà ce qu'on ne rougit pas de dire, sans crainte de tomber en contradiction avec soi-même; on parle de la sorte au hasard, comme un homme pris de vin et qui dit tout ce qui lui vient à la bouche. Ne nous lassons pas nous-même, suivons-les dans leurs observations, bien qu'elles ne méritent pas de réponse. Non, nous ne nous fatiguerons pas, et de relever leurs paroles, et de les traiter avec douceur, jusqu'à ce que nous les ayons arrachés à leur ivresse, autant du moins qu'il est en nous. J'ai honte, en effet, je rougis d'être obligé de réfuter les misérables objections qu'ils osent, eux, formuler sans rougir. Il faut néanmoins braver la honte pour le bien de ceux qui semblent étrangers à ce sentiment. Puisque nous avons entrepris d'éclairer ces hommes qui regardent comme rien le scandale qu'ils donnent à leurs frères, ce serait une étrange inconséquence de les abandonner par un sentiment de honte.

Quelles sont les occupations, je vous prie, dans l'intérieur d'une maison, qui réclament si impérieusement, à votre avis, les soins d'une vierge ? Avez-vous donc une foule d'esclaves achetées depuis peu chez des peuples barbares, et qu'il faille instruire et former au travail des mains ? Auriez-vous à faire garder des biens de tout genre, des vêtements et des meubles de toute nature; pour cela vous faut-il une personne qui soit constamment dans votre maison, l'œil d'une vierge pour tenir en respect la négligence ou la cupidité des domestiques, pour veiller à ce que vos repas et ceux de vos convives soient toujours convenablement préparés, à ce que la maison reluisse de toutes parts; devra-t-elle présider au service de la cuisine et de la salle à manger ? Vos dépenses sont-elles si variées et vos invitations si fréquentes, qu'il soit nécessaire d'y préposer quelqu'un, craignez-vous à tel point la dilapidation ou le détournement de votre fortune ? On ne dira rien de pareil. Cet homme veut seulement que la vierge dont nous parlons s'occupe de sa cassette, de son habit et d'autres petits objets semblables, mette la dernière main à son lit, à sa table, allume son feu, lui lave les pieds, en un mot ait soin de sa personne. – Ainsi donc, pour se donner de si légères satisfactions, on ne craindra pas de soulever des accusations aussi graves, d'affronter un tel déshonneur !

Un frère ne remplirait-il pas auprès de vous cet office, et plus convenablement et plus aisément ? L'homme est naturellement plus fort que la femme; il est plus apte à nous servir, et d'une dépense beaucoup moins considérable. Une femme, par la raison qu'elle est d'un tempérament plus délicat, a besoin d'une couche plus moelleuse, de vêtements plus fins, d'une autre jeune fille peut-être pour la servir; en définitive, elle nous donnera moins de soins qu'elle n'en exigera de nous. Un frère n'a pas besoin de toutes ces choses. Ses nécessités sont les nôtres; et ce n'est pas un petit avantage que cette identité de besoins entre personnes qui vivent ensemble. Cela ne saurait avoir lieu quand il s'agit d'une vierge : d'abord, qu'elle doive prendre un bain ou qu'elle soit malade, un homme ne peut guère la servir, quelque téméraire

PREMIER DISCOURS

qu'il puisse être; elle ne se suffira pas non plus à elle-même; tandis que deux frères vivant sous le même toit se prêtent dans tous les cas un appui réciproque. S'agit-il du repos de la nuit, il est évident que la présence d'une vierge exige deux lits, doubles tapis et doubles couvertures, deux chambres séparées, pour peu qu'on écoute les conseils de la prudence. Cette complication de mobilier devient inutile pour deux frères : à la rigueur, le même oreiller, la même couche, les mêmes couvertures leurs suffisent. En résumé, si vous examinez tous les détails du service, d'une part vous voyez une extrême facilité, de l'autre, des difficultés extrêmes.

Je passe sous silence des choses qui sont comme le déshonneur de la maison. Comment n'être pas choqué, lorsqu'on entre dans la demeure d'un homme qui fait profession de vivre seul, et qu'on a sous les yeux des chaussures de femme, des ceintures, des voiles, des robes, des métiers à tisser, une quenouille et des fuseaux, et tant d'autres choses que je ne saurais énumérer ? Si vous fouillez dans la maison d'un riche, vous y trouverez un bien plus ample sujet de rire : d'abord, le voilà seul au milieu d'une essaim de jeunes filles, comme un coryphée qui dirige par ses chants un chœur de danseuses. Quoi de plus honteux et de plus misérable ? Puis, il est tout le jour à tourmenter les serviteurs en se tourmentant lui-même le premier, et pour les mille inutilités qui regardent une femme. S'il se tait et néglige toutes ces choses, c'est lui qui sera réprimandé par elle; s'il élève la voix et réprimande les autres, il ne se déshonore pas moins : l'alternative est inévitable. Aussi, qu'arrive-t-il ? Un homme que sa vocation devait éloigner des affaires temporelles, non content de s'occuper des affaires du temps, s'occupe aussi de celles des femmes. Il n'hésitera pas à porter lui-même chez l'argenter les divers objets qui servent à leur usage; à chaque instant, il sera là pour demander si le miroir de la dame est prêt, si l'on a terminé son urne, si l'on a renvoyé son flacon. La décadence des mœurs est telle que le mobilier d'une vierge est plus recherché que celui d'une femme du monde. De là, il court chez le parfumeur pour s'entretenir avec lui des essences destinées à l'honnête dame. Dans l'excès de son zèle, il ira même jusqu'à marcher insolamment sur le pauvre. La vierge a besoin d'essences diverses, quel qu'en soit le prix. De chez le parfumeur, il se rend chez le marchand de linge, puis encore chez le fabricant de tapis. Ces femmes ne craignent pas de donner de tels ordres, encouragées qu'elles sont par la soumission qu'on leur témoigne; on leur est plus reconnaissant de leurs exigences qu'à d'autres de leurs services. Après tout cela, s'il faut encore faire disposer tout l'appareil d'une litière, ils resteront jusqu'au soir sans manger dans les boutiques des artisans.

On ne doit pas tant s'étonner de leurs démarches obséquieuses, que de leurs emportements, de leurs outrages et de leurs clameurs à l'égard des domestiques. Songez aux plaintes qui doivent en résulter : un serviteur accablé d'injures, et pour des motifs pareils, ne pouvant se venger autrement de celui qui l'insulte, se vengera, soyez-en sûr, avec la langue, en noircissant en secret la conduite de son maître; il n'épargnera rien de ce qui peut satisfaire son ressentiment, il poussera la vengeance aussi loin qu'on pourra l'attendre d'un subalterne ainsi maltraité, qui n'a pas d'autre moyen d'exercer des représailles. Si la vierge qu'on a dans sa maison est pauvre, elle n'a pas affaire aux argentiers, il n'est pas besoin de fréquenter les boutiques de parfums, c'est vrai; mais alors, c'est toujours avec les cordonniers, les tisserands, les teinturiers qu'on traite. A quoi bon remuer toutes ces misères, suivre ces malheureux quand ils vont dans les maisons ou sur les places publiques trafiquer de leur laine ou de leur fil ?

10. Ils inspirent la pitié chez eux; mais dans l'Agora ils sont encore plus pitoyables et plus risibles. Et dans l'église, qui pourrait exprimer la honte dont ils se couvrent ? Il n'est pas de lieu, semble-t-il, où ne doive s'étaler leur déshonneur et leur déplorable servitude; aussi faut-il que jusque dans ce lieu si saint et si terrible, ils montrent leur faiblesse avec orgueil : oui, ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'ils se glorifient d'une chose qui devrait les faire rougir. Ils reçoivent ces femmes à la porte, les accompagnent avec l'obséquiosité des eunuques, écartent la foule devant elles, ce qui ne les empêche pas de lever la tête à la vue de tous, sans éprouver aucune honte, comme s'ils accomplissaient une action d'éclat. Dans le temps même de nos augustes et redoutables mystères, ils sont à leurs petits soins, donnant ainsi prise aux observations les plus fâcheuses. Et ces infortunées qui causent tant de malheurs, au lieu d'écouter leur conscience et de repousser un tel empressement, n'en deviennent que plus fières et plus insolentes. A vouloir cependant confondre les uns et les autres, que pourrait-on trouver de plus fort que leur propre impudence sous les yeux de tant de témoins, leur honteuse conduite en face de tous ? Mais quel besoin de dire à quel point tout est bouleversé dans l'église à l'occasion de ces femmes, combien de personnes négligent le service divin par crainte de les blesser ? Et que dis-je, de les blesser ? Qu'on ait l'air de les regarder d'un œil

PREMIER DISCOURS

peu favorable, et leurs protecteurs aimeraient mieux tout endurer qu'imposer silence à leur indignation.

Mais jusques à quand nous-même nous abaisserons-nous en quelque sorte à leur niveau, en relevant tous ces détails de leur conduite ? Ce n'est pas là ce que nous nous sommes proposé; si nous voulions tout dire, en effet, un long discours suffirait à peine; je n'en viendrais même jamais à bout, avec la volonté la plus énergique, puisqu'en me bornant à quelques traits, je me trouve entraîné déjà si loin. Ce n'est pas volontiers, c'est à contre-cœur que j'ai rappelé ces choses humiliantes, afin qu'elles soient un avertissement pour les âmes droites; ce qui me reste à faire maintenant, c'est d'employer auprès de vous les supplications et les prières. Je vous en prie donc et vous en supplie, je me jette à vos genoux, je vous en conjure avec instance, laissez-vous persuader, sortez de cette dangereuse ivresse; soyez maîtres de nous-mêmes, sachons de quel honneur Dieu nous a revêtus, écoutons la voix de Paul qui nous crie : «Ne devenez pas les esclaves des hommes.» (I Cor 7,23) Cessons donc d'être, pour notre commun malheur, les esclaves des hommes. Le Christ veut que nous soyons de vaillants soldats, d'invincibles athlètes. S'il nous a couverts d'une armure spirituelle, ce n'est pas pour faire de nous les humbles serviteurs de jeunes filles sans consistance, pour que nous fussions occupés à manier la laine, le lin et d'autres objets, semblables, assis à côté de femmes qui filent ou tissent, passant là tout le jour, laissant ainsi notre âme s'imprégner de leurs paroles et de leurs mœurs. Non, c'est pour repousser les invisibles puissances qui nous attaquent, pour triompher des assauts du démon qui les guide, pour que nous mettions en fuite les phalanges infernales, pour que nous ruinions leurs forteresses, pour que nous réduisions en servitude les chefs et les maîtres du monde, les princes des ténèbres pour que nous respirions le feu des saints combats et que nous bravions sans cesse la mort.

C'est dans ce but qu'il a mis sur nos épaules la cuirasse de la justice, à nos reins la ceinture de la vérité, sur notre tête le casque du salut, à nos pieds l'impatient ardeur de répandre les bienfaits de l'Évangile, dans nos mains le glaive de l'esprit, dans notre âme le feu brûlant de la charité. Dites-moi si, lorsqu'un soldat a revêtu sa cuirasse, son casque et ses bottines, pris son épée, sa lance, son bouclier, ses javalots, ses flèches et son carquois, lorsque déjà la trompette sonne, appelant tous les hommes hors des murs, lorsque les ennemis se précipitent avec fureur et s'efforcent de renverser la ville de fond en comble, si vous aperceviez ce soldat, au lieu de suivre ses compagnons dans la plaine, entrer dans une maison et venir tout armé s'asseoir auprès d'une femme, est-ce que, si vous le pouviez, vous ne lui passeriez pas le glaive au travers du corps, sans daigner lui dire même une parole ? Or si vous éprouvez un tel courroux, de quel œil Dieu verra-t-il un homme se couvrir d'une honte beaucoup plus grande encore ? En effet, la conduite est ici d'autant plus honteuse, d'autant plus contraire à la raison, que les combats sont plus rudes, les ennemis plus acharnés, le prix de la lutte plus noble et plus grand: sous tous les rapports, c'est la supériorité de la réalité sur l'ombre. N'affaiblissons donc pas nos énergies, ne nous énervons pas dans une familiarité délétère. Notre âme s'y pervertit d'une manière aussi rapide que profonde. Peut-être ne le sentons-nous pas, plongés que nous sommes dans l'ivresse de l'amour. Mais qu'importe ? C'est précisément là le comble du malheur, de ne pas comprendre la torpeur qui nous envahit, d'être devenus plus malléables. Représentez-vous un homme qui saisirait un superbe lion, à l'œil terrible et menaçant, le dépouillerait de sa crinière, lui arracherait les dents et les griffes, en ferait un objet de dérision et de pitié, à tel point qu'un enfant pourrait vaincre celui dont le seul aspect fait trembler, dont le rugissement ébranle au loin le désert : c'est ainsi que ces femmes transforment ceux dont elles s'emparent; le diable en triomphe sans peine; mous, violents, sans pudeur et sans raison, pleins de colère et d'audace, rampants, abjects, insensibles, cupides, effrontés, frivoles, ils ont, en un mot, fait passer dans leur âme tout ce qu'on peut remarquer chez les femmes de faible et de corrompu.

11. Et dans le fait, il est impossible que, vivant avec une femme dans une telle intimité, sans cesse amolli par une semblable conversation, un homme ne devienne pas charlatan, coureur de places publiques, un être ignoble et dégradé. S'il ouvre la bouche, ce n'est que pour parler des travaux dévolus aux femmes; il en a l'inconsidération et la loquacité; s'il fait quelque chose, on sent l'esclave à sa manière d'agir, il se montre entièrement dépourvu de la noblesse et de la liberté chrétienne, incapable de rien accomplir qui soit empreint de quelque rectitude et de quelque grandeur. Impropre aux affaires de la vie privée comme à celles de la vie publique, il l'est encore beaucoup plus aux choses de la vie spirituelle, dont l'élévation réclame des hommes généreux, et que peuvent seulement aborder ceux dont la vertu fait des anges. Les hommes dont nous parlons ne sont pas, du reste, les seuls à subir les effets de cette perversion; ils corrompent aussi les mœurs de celles qui les ont subjugués. Si, dans leur

PREMIER DISCOURS

ardent désir de plaire à leurs compagnes, ils négligent les devoirs de leur saint état, elles-mêmes ne s'écartent pas moins, pour leur être agréables, de la voie qui pourrait seule les conduire au bonheur : funeste échange de sentiments corrompus et de corrupteurs ! Pour eux, elles se parent avec plus de recherche, elles ont une élégance affectée dans la mise et la démarche, elles consacrent tout le jour à des futilités sans excuse.

Voulons-nous les gagner à Dieu, nous y ramener nous-mêmes en y ramenant tous les autres, faisons un généreux effort, rentrons en possession de notre liberté : responsables aujourd'hui de la perte de beaucoup d'âmes, nous aurons alors le mérite de les avoir sauvées; l'empire que nous exerçons pour notre honte, nous l'exercerons pour notre honneur et notre gloire. Pourquoi cherchez-vous à capter l'estime et l'affection des femmes ? N'est-ce pas une chose souverainement indigne d'un homme spirituel de poursuivre ce misérable triomphe ? Songez d'ailleurs que nous l'obtenons quand nous cessons de l'ambitionner. L'homme a coutume de mépriser ceux qui le recherchent, d'admirer, au contraire, ceux qui ne le flattent pas : et cette disposition se remarque surtout chez la femme. Qu'on lui prodigue les adulations, on lui devient insupportable; son admiration est pour ceux qui ne cèdent pas à ses exigences et ne flattent pas ses mauvaises passions; j'en appelle à votre témoignage. Dans l'état présent, vous êtes un objet de moquerie, non seulement pour les étrangers, mais pour vos compagnes elles-mêmes; elles vous méprisent au fond du cœur, sinon d'une manière apparente, tout en s'enorgueillissant de la dure tyrannie qu'elles font peser sur vous; tandis que votre indépendance les jetterait dans l'étonnement et l'enthousiasme. Si vous ne croyez pas à notre assertion, interrogez-les elles-mêmes, demandez-leur quels sont ceux, des esclaves ou des maîtres, des hommes qui subissent tous leurs caprices pour avoir leur amour, ou de ceux qui ne supportent rien et rougiraient d'obéir à leur insolente domination, qui s'emparent le mieux de leur esprit et de leur cœur. Elles vous répondront, si du moins elles sont sincères, que ces derniers seuls ont toute leur sympathie. On n'a pas même besoin de leur réponse; les faits parlent assez par eux-mêmes.

Mais, dans cette cohabitation, c'est le plaisir surtout qu'on se propose : on veut repaître ses yeux de la vue d'une vierge. – Et c'est pour cela précisément, en supposant qu'il en soit ainsi, qu'il fallait éviter de vivre avec elle. Nous vous avons assez démontré que ce n'est pas là un plaisir véritable, que cette simple vue n'est après tout qu'une torture. Préférez donc à cela le calme heureux qui vient de la conscience. Rien ne saurait nous réjouir, en effet, comme le témoignage d'une d'une bonne conscience et les espérances de la vertu. – C'est le repos, me direz-vous encore, que je me propose en cela. – Mais il ne vous a pas été moins démontré que vous obtiendriez plus facilement ce résultat en prenant avec vous un frère, Tel que vous êtes maintenant, vous ne différez en rien d'un esclave, vous cherchez le repos, et vous avez trouvé la plus pénible de toutes les servitudes. Rompez avec les exigences d'un tel assujettissement, et vous donnerez des ordres, au lieu d'en recevoir. En définitive, si votre genre de vie vous donne la douleur au lieu du plaisir, l'ignominie pour la gloire, l'esclavage pour la liberté, et pour le repos la fatigue; ce à quoi vous devez ajouter l'outrage fait à Dieu, le scandale et la chute de beaucoup d'âmes, un châtement éternel, la perte des plus grands biens; si mes conseils assurent des résultats tout opposés, la véritable gloire, l'honneur, la joie, la confiance, la liberté, le salut des âmes, l'héritage des cieux, l'exemption des peines, pourquoi n'embrasseriez-vous pas ce dernier parti de préférence au premier ? Quant à moi, je l'ignore, à moins qu'on n'ait véritablement résolu de se perdre; car enfin, nous n'aurons désormais ni moyen de justification ni motif d'espérance. En dehors même de ces considérations, nous devrions tout supporter pour la gloire de Dieu; mais lorsque, pouvant obtenir les biens présents et les biens à venir, nous sommes une occasion de blasphème et courons à notre perte, qui nous préservera, qui nous délivrera du supplice que nous aurons mérité par une telle conduite ? Personne, en vérité.

12. Pesons bien toutes ces choses en nous-mêmes, et sans plus de retard, occupons-nous du salut de nos âmes. S'il nous paraît difficile de rompre avec une vieille habitude, persuadons-nous bien ceci, que si nous mettons une fois la main à l'œuvre, nous verrons ensuite les difficultés s'évanouir : c'est ainsi que nous triompherons de l'habitude. Si vous commencez par vivre seul dix jours, les vingt jours suivants vous paraîtront moins pénibles, puis le double encore; à mesure que vous avancerez, la peine, d'abord vivement sentie, ira toujours en décroissant, et vous finirez par trouver aisé ce qui vous avait coûté tant de luttes; vous contracterez une habitude différente, et le changement vous sera moins lourd que vous ne l'aviez pensé, allégé qu'il vous sera, non seulement par l'habitude nouvelle, mais encore par l'espérance du bonheur qui vous est promis. Ces femmes elles-mêmes vous admireront alors davantage; vous serez agréable à Dieu, ce qui vaut infiniment plus; tous les hommes vous

PREMIER DISCOURS

applaudiront; vous vivrez enfin d'une vie complètement libre et pleinement satisfaite. Quoi de plus doux que d'échapper aux remords de la conscience, de mettre un terme à ce combat incessant de la passion, de vous tresser à vous-même sans effort la splendide couronne de la chasteté, de lever librement les yeux au ciel, d'invoquer d'une voix et d'une âme pures le Maître de l'univers ? Aucun prisonnier, quand il voit tomber ses chaînes et quitte l'ombre humide de son cachot; aucun aveugle même, au moment où il recouvre la vue et jouit de cette douce lumière du jour, ne ressent des transports, un bonheur, une ivresse comme les ressent celui qui sort de cet esclavage. Un tel affranchissement est plus doux en effet que la plus douce lumière; car l'asservissement auquel il succède et dont il brise les liens, pèse sur nous d'un poids plus accablant que les plus épaisses ténèbres.

Mais qu'est-il besoin de poursuivre ce parallèle entre deux genres de vie si différents, dont l'un ne peut engendrer que la honte, la tristesse, la ruine et la corruption, tandis que l'autre produit la noblesse, la joie, tous les avantages désirables, la plus haute vertu ? La parole, d'ailleurs, est impuissante à bien exprimer ces différences, l'expérience seule peut nous les révéler. Mettez nos conseils en pratique et vous saurez parfaitement alors de quels maux vous serez délivrés, combien est heureuse la voie où vous marcherez. Vous obéirez ensuite d'autant plus volontiers que vous aurez expérimenté par vous-mêmes l'utilité de nos leçons. Si vous n'avez pas encore la force de les accepter, si vous hésitez à nous croire, consultez ceux qui portèrent un jour ces chaînes, et qui depuis sont revenus à la vraie liberté, vous ne conserverez plus aucun doute. Tant que Salomon fut captivé par l'amour des choses terrestres, il les regarda comme grandes et belles; il y consacra tous ses efforts et toutes ses pensées, élevant des palais magnifiques, augmentant sans cesse ses trésors, s'entourant des plus habiles musiciens, employant au service de sa maison et de sa table les aptitudes variées de tout un peuple de ministres, cherchant le plaisir dans la vue des jardins et dans celle des beautés corporelles, n'oubliant rien, pour ainsi dire, de ce qui pouvait le récréer ou lui procurer une sensation agréable; mais quand il parvint à se dégager un peu de cette obsession, à rentrer en lui-même; quand, du fond de ce ténébreux abîme, il porta ses yeux vers la lumière de la divine philosophie, il poussa ce cri sublime et digne des cieux : « Vanité des vanités, et tout est vanité ! »

13. De votre cœur s'échappera cette même parole, ou même une plus sublime encore, sur ce vain plaisir qui vous subjugue, si vous consentez à rompre un instant avec cette funeste habitude. Dans ces anciens temps, Salomon n'était pas tenu de s'élever autant dans l'amour de la sagesse, puisque la loi ne prohibait pas certaines satisfactions, ne condamnait pas toutes les superfluités de la vie; et cependant, malgré cet état de choses, il comprit le peu de valeur, le néant des biens terrestres. Nous sommes appelés, nous, à des vertus beaucoup plus parfaites, nous tendons à de plus hautes cimes, nous avons à livrer de plus nobles combats. Que dis-je ? Il nous est ordonné de rivaliser avec les puissances célestes, les pures intelligences, les êtres incorporels. N'est-ce donc pas une chose honteuse et digne du dernier châtement, que nous nous montrions inférieurs à cet homme, que nous ne dédaignons pas, comme lui, les satisfactions permises, que nous allions même aux plaisirs défendus, sans craindre la justice divine ? Nourrir, en effet, dans son âme une affection dépravée, regarder une femme avec passion, se complaire dans sa beauté, se déshonorer soi-même, nuire aux faibles, fournir un aliment aux calomnies des Juifs et des Gentils, une occasion de chute aux étrangers aussi bien qu'à nos frères, les provoquer sans cesse à blasphémer la gloire de Dieu, s'abaisser à des occupations serviles, se jeter dans le tourbillon des affaires du siècle, dépenser au profit du diable la liberté qui nous a été donnée, l'échanger contre le plus dur esclavage, être pour les amis un objet de dérision, de triomphe pour les ennemis, se donner un mauvais renom dans toute l'Église, flétrir l'honneur de la virginité, encourager la corruption par ses exemples, causer bien d'autres maux plus graves encore sur lesquels ni la pensée ni la parole ne doivent s'arrêter, c'est enfreindre les ordres les plus formels, encourir les peines les plus terribles.

Ainsi donc, quand bien même il y aurait là quelque volupté, mettons en balance les risées, la confusion, les soupçons, les reproches, les insultes et les mépris auxquels on s'expose, le ver qui ne meurt pas, les ténèbres extérieures, le feu qui ne s'éteindra jamais, les lamentations, le grincement de dents, les angoisses, les chaînes rivées pour l'éternité, pesons bien toutes ces choses, voyons quel en est le contre-poids, et sortons enfin de cette maladie aussi cruelle que funeste. Nous pourrions espérer alors nous présenter au Christ, en quittant cette terre, avec de resplendissantes couronnes, et lui dire avec une sainte liberté : Pour vous, Seigneur, et pour votre gloire, nous avons rompu les liaisons les plus fortes, triomphé de la

PREMIER DISCOURS

volupté, mortifié notre âme, coupé court aux idées comme aux affections les plus anciennes, parce que nous vous avons préféré, vous et votre amour, à toutes les choses du monde.

Nous nous sauverons ainsi nous-mêmes, nous sauverons ces infortunées, nous sauverons ceux qui subissaient le scandale; nous irons dès lors prendre rang parmi les martyrs, et le premier rang. Non, je ne mets pas au-dessus de ceux qui ont soutenu le grand combat et remporté la grande victoire, dont l'énergie fut supérieure à la douleur, un homme qui, subissant depuis longtemps le joug d'une passion, enlacé dans une vieille et douce habitude, et qui, poussé plus tard par la crainte de Dieu, brise sa chaîne et marche dans la voie des divins commandements. C'est une chose bien difficile, en effet, d'arracher de son cœur une affection, un amour auquel le temps a fait pousser de profondes racines, de retrancher toutes les occasions, quelque nombreuses qu'elles soient, de prendre enfin des ailes pour s'élancer vers les hauteurs des cieux. D'un côté, le combat est plus rapide; de l'autre il est plus long, et par là même, il est plus pénible. Aussi, les couronnes sont-elles égales, par suite de la ressemblance des combats. Si celui qui sépare les choses précieuses des choses communes est comme la bouche même de Dieu, selon la parole d'un prophète, (Jer 15,19) quelle récompense ne méritera pas celui qui se met lui-même à l'abri de toute accusation, et qui, de plus, en délivre les autres ? Ranimé, soulevé par l'espérance, foulez aux pieds la mauvaise habitude, et, parcourant la vie dans le sens que Dieu vous a tracé, vous puiserez dans la pureté de votre conscience le droit de revoir cette femme dans les cieux et de vivre éternellement avec elle dans le bonheur et la sainteté. Toutes les passions corporelles étant éteintes, la tyrannie de la concupiscence ayant disparu, plus rien ne s'oppose alors à ce que l'homme et la femme demeurent ensemble; les mauvais soupçons ne sauraient avoir accès dans ce royaume dont tous les habitants vivront de la vie des anges, seront assimilés aux puissances intellectuelles, par la grâce et la bonté de notre Seigneur Jésus Christ, qui possède, avec le Père et le saint Esprit, gloire, honneur et souverain pouvoir dans les siècles des siècles. Amen.